

1.

Il était une fois un gamin qui avait enfermé la mer dans une boîte à mystères sur laquelle il avait collé des coquillages. Chaque fois qu'il voulait retrouver son insouciance, il l'ouvrait et les vagues déferlaient chez lui, emportant son chapeau boule et ses nuages noirs. Ne laissant qu'une palette de couleurs pour réinventer le monde.

René Magritte était content de sortir du train. Le trajet n'avait pas été de tout repos. En cette période de vacances, les passagers étaient surexcités.

Sa femme Georgette et lui aimaient la mer du Nord, avec ses villas dont certaines ressemblaient à des maisons de poupée. Selon l'état de leurs finances, ils y allaient avec leur petite chienne Jackie – un loulou de Poméranie blanc – qui adorait gambader dans le sable. Ils avaient toujours eu des chiens de cette race, alternant un noir et un blanc.

La côte belge n'était pas loin de Bruxelles. Magritte était fatigué. Il avait préparé une grosse expo et Georgette et lui avaient décidé d'aller se distraire à Knokke-le-Zoute, leur station balnéaire de prédilection. En plus, le Grand Casino lui avait consacré une grande salle qu'il avait décorée avec ses fresques. Au Zoute, il était chez lui.

— Rien de tel que l'iode pour se requinquer, avait décrété Georgette.

Chaque fois qu'ils allaient à la côte, ils séjournèrent au même endroit, à l'hôtel de la Plage donnant sur la mer. C'était un hôtel chic mais familial et on s'y sentait comme chez soi. Georgette aimait beaucoup parce qu'on lui lançait du «madame Georgette» à tout bout de champ : «Tout va bien madame Georgette? Besoin de rien madame Georgette?», et que le personnel se souvenait de son prénom d'une année à l'autre. Elle faisait en quelque sorte partie de la famille! René y retrouvait le tic-tac rassurant des pendules et le décor qui faisait penser aux salons de thé des vieilles ladies ou de Miss Marple. Tasses en porcelaine décorées de roses, buffet en bois foncé et fauteuils confortables recouverts de chintz. Ici, il était aussi à l'aise que dans ses pantoufles malgré le parfum de luxe que laissaient derrière elles les veuves argentées à la peau ridée par le soleil. Le personnel était aux petits soins pour la clientèle et voltigeait d'une table à l'autre, telles des mouches affairées soucieuses de satisfaire les moindres désirs et caprices de ces messieurs-dames. Le must est que leur chienne Jackie, qu'ils appelaient affectueusement Loulou, avait sa gamelle en faïence et quelques douceurs de bienvenue.

La chambre était dans le style du reste, avec une armoire flamande en chêne et un lit recouvert d'une parure fleurie assortie aux tentures. Chaque fois que René se trouvait dans un endroit où il se sentait bien, il avait coutume de dire : «On est ici comme dans un presbytère.»

Une fois leur valise déballée et les vêtements légers rangés dans l'armoire, les Magritte descendirent à la salle à manger, située dans une grande rotonde d'où on voyait la mer.

Au menu : croquettes de crevettes, bisque de homard et moules avec des frites, bien sûr! Et pour accompagner

ces délices des fonds marins, un petit chablis dont vous me direz des nouvelles.

Georgette avait mis sa belle robe à pois rouges assortie à la cravate de son mari. Ils s'amusaient souvent de ces clins d'œil amoureux. Ils se régalerent ! Mais le garçon avait oublié de leur apporter le sel pour les frites. Leur voisin de table, un monsieur bien mis, veste cintrée, gilet en tissu rayé et chemise boutonnée jusqu'au cou, vit que la jolie dame lorgnait sa salière. Galant homme, il lui passa le sel. C'est ainsi que se noua une aimable conversation entre eux. Selon son habitude, René resta en retrait. Il était moins bavard que son épouse, toujours au premier rang pour les cancans. Par contre, il observait les gens en train de manger. Il adorait ça ! Ça lui venait de chez sa grand-mère, où un certain M. Zin se goinfrait, et le petit René, fasciné, regardait couler le jus de viande et la graisse de pommes de terre sur son menton.

Le monsieur se présenta :

— Bonsoir, je m'appelle Roger Doorman. Gégé pour les intimes.

Le genre de propos que Magritte détestait. Les familiarités, c'était pas son truc. Il se renfrogna et se concentra sur sa daurade, prenant soin de dégager chaque arête. S'étrangler un jour de pluie, passe encore ; pas en pleines vacances ! Il se fit la réflexion que cet olibrius devait sûrement tricher. Le ramage n'était pas en adéquation avec le plumage. Un peu comme la grenouille qui veut ressembler au bœuf.

— Vous êtes ravissante ! fit-il à l'égard de Georgette, qui se mit à roucouler.

Ah les femmes, pensa René, toutes les mêmes ! Un loup qui les flatte et elles le suivent. Après elles s'étonnent de se faire avaler tout cru ! Il faillit écraser le pied de sa dulcinée sous la table... Cependant, il s'abstint. L'autre freluquet en gilet ne faisait pas le poids. Il avait les oreilles décollées genre le frère de Mickey.

— Nous sommes en vacances, mon mari et moi, précisa-t-elle. Un voyage en amoureux...

René sourit. *Ab ma Georgette, je t'ai sous-estimée sur ce coup-ci.* Belle remise en place, du genre râteau !

— Vous aussi vous êtes en villégiature ? demanda-t-elle.

Un mot qu'elle avait dû lire dans une revue chez son coiffeur. Et comme elle expliquait souvent à René, y a du vocabulaire qui donne de l'allure.

Roger Doorman et son gilet leur confia que non. Il était là parce qu'il n'avait plus de nouvelles de son épouse. Et il leur montra sa photo, à laquelle Magritte jeta à peine un coup d'œil, n'espérant qu'une chose, que ce gars leur lâche la grappe. Georgette semblait très intéressée et la trouva très jolie, élégante même, et quelle classe !

— Ce béret lui va bien ! s'extasia-t-elle.

— Oui. C'est moi qui le lui ai offert pour son anniversaire.

Et bla bla bla... De plus en plus courbé au-dessus de son assiette, René grommela :

— Mange ta daurade, mon p'tit poulet, elle va refroidir.

Le p'tit poulet fit la sourde oreille. Visiblement, ce joueur de ping-pong avait attisé sa curiosité.

— Vous n'avez plus de nouvelles depuis quand ?

— Depuis une semaine. Elle m'a écrit une lettre. Je sens qu'il y a quelque chose qui cloche. Elle est journaliste et photographe pour un magazine touristique et était déjà venue ici l'année passée. Vu que l'hôtel lui plaisait, elle y est revenue pour faire un reportage sur le Grand Casino.

— Oh ! Mon mari y a exposé ses œuvres ! Et il a réalisé une grande fresque que vous pouvez voir dans la salle Magritte, qui porte son nom. En plus, elle est éclairée par un beau lustre en cristal de Murano ! ajouta-t-elle avec fierté. On a le même chez nous dans la salle à manger, en

beaucoup plus petit ! Et il ne vient pas de Venise, mais de Molenbeek.

Magritte ne résista plus à son envie de lui écraser le pied. Il n'avait absolument nulle intention de répondre aux questions de Roger Dobermann, ainsi qu'il le sur-nommait intérieurement. Chaque fois qu'il n'appréciait pas quelqu'un, il s'amusait à estropier son nom. Par chance, ce dernier ne connaissait pas le peintre. Ouf ! Il continua sur sa lancée...

— Le bourgmestre de Knokke, M. Lippens, a invité ma femme pour faire un reportage sur les événements de l'été. Au début de notre mariage, nous aimions prendre nos vacances à la mer. Daisy ne craint pas le climat humide de notre côte belge, elle est d'origine anglaise.

— Oh, j'aime beaucoup le plum-pudding, lâcha Georgette, qui voulait montrer qu'elle avait des connaissances culinaires dépassant le continent. Mon mari a un mécène à Londres.

— Oui, j'adore ça arrosé de cognac, répondit Roger l'élégant, qui venait d'éclabousser sa veste avec de la bisque de homard, pour le plus grand bonheur de Magritte.

C'est fou, pensa-t-il, comme une bête tache peut tout gâcher et vous rendre con ! En plus il n'en a rien à faire, de mon mécène. La seule chose qui l'intéresse, c'est lui.

Roger Doorman trempa sa serviette dans son verre et frotta. Ce qui eut pour effet d'agrandir la tache. René jubilait.

— Faut pas parler en mangeant, fit-il.

Georgette lui lança un regard outré. Son mari pouvait parfois être un parfait goujat. Elle ne pouvait cependant nier qu'il la faisait rire. Après un moment de silence, alors que l'autre était toujours occupé à essayer d'enlever sa tache, Georgette relança la conversation, plus parce qu'elle voulait en savoir davantage sur la mystérieuse disparition de cette femme que par politesse.

— Vous auriez pu l’accompagner, la côte est agréable l’été.

— Oui, sauf que pour son travail elle préfère être seule, et puis avec mon boulot c’est compliqué. Là, je suis inquiet. Nous nous sommes un peu disputés... C’est normal, ça arrive dans tous les couples, n’est-ce pas ?

Georgette ne cilla pas.

— J’ai montré sa photo à tout le personnel de l’hôtel. Daisy a bien séjourné ici et elle est partie à la date convenue avec son bagage, puisque sa chambre était vide.

— Elle a sans doute fait un petit détour, le rassura Georgette. Les femmes ont parfois besoin d’un peu d’évasion.

— Pas la mienne ! s’insurgea Roger Pitbull. Elle a tout ce qu’il lui faut à la maison et a suffisamment de liberté dans son travail.

Hé, hé, le molosse est jaloux... René venait de terminer sa daurade. Il avait hâte d’avoir son dessert pour pouvoir retrouver son lit et sa tranquillité. À part ses amis proches, il ne supportait les gens qu’à petite dose.

La gaufre de Bruxelles garnie de crème fraîche fit son apparition, merci saint Nicolas !

Après l’avoir engouffrée en un temps record, René se leva et souhaita bien le bonsoir. Georgette qui n’avait pas pris de dessert, attention à ma ligne je dois rentrer dans mon maillot, le suivit en se sentant obligée d’être aimable et de préciser à son voisin de table qu’ils venaient ici chaque été et prenaient toujours la même chambre, la 21, qui donne sur la mer. Mon mari aime plaisanter en disant : « Pareil que *L’assassin habite au 21* » de Stanislas-André Steeman. Il adore les romans policiers.

— Oh, nous serons aussi voisins de chambre, alors ! s’exclama Roger Grandes Oreilles.

— J’espère que vous n’entendrez pas ronfler mon mari. Un vrai marteau-piqueur !

Et vlan ! Prends ça, René, c'est pour avoir tiré la tronche pendant tout le souper.

Le charmant Roger leur souhaita de faire de beaux rêves... Était-ce sarcastique ?

— À demain au déjeuner, lui lança Georgette, toute souriante.

— Demain je dois me rendre à Ostende pour régler quelques affaires. Nous nous verrons pour le souper. Bonne soirée.

Georgette prit le bras de son mari et ils traversèrent le hall, dont l'éclairage ocre donnait l'impression qu'il y avait toujours du soleil, même la nuit.

— Bon débarras ! marmonna René dans les escaliers.

— M'enfin, tu n'es vraiment pas sociable ! Ce pauvre homme n'a plus aucune nouvelle de son épouse. C'est terrible !

— Elle est sûrement partie en carrosse avec un prince plus charmant que lui, ce qui n'est pas difficile. Ce paltoquet n'a aucune classe. On dirait une noix de jambon dans un costume.

Et le voilà rhabillé pour l'été et pour l'hiver.

— Loulou tire sur sa laisse, on dirait qu'elle a envie de sortir, constata René. Je vais la promener sur la digue, monte te coucher, je ne vais pas traîner.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne ?

— Non, mon p'tit bibi, je ne voudrais pas que tu risques d'attraper froid. Le vent s'est levé, les hommes tiennent leur canotier.

Georgette n'insista pas. L'idée de se glisser dans son lit douillet lui plaisait.

Fidèle à sa promesse, René ne s'éternisa pas. Alors qu'il s'appêtait à regagner leur chambre, il croisa le voisin, qui semblait très contrarié. Il était sorti en claquant sa porte. Avait-il eu une mauvaise nouvelle ?

— Tout va bien ? s'enquit René.

— Parfaitement bien, martela-t-il d'un ton qui disait le contraire. Je vais prendre l'air.

Magritte le regarda s'éloigner. Il marchait d'un pas de militaire, donnant l'impression de partir en guerre.